

**L**E hasard nous donne à la fois le « Journal » d'André Gide (1) et « Mon Faust » de Paul Valéry (2). On peut les lire ensemble, passer sans inconvénient de l'un à l'autre, et constater qu'au delà des différences foncières qui séparent ces deux esprits, un même climat de pensée, de semblables desirs, de communes conceptions de la vie et de la mort, les unissent solidement et les font déjà hommes exemplaires d'une époque disparue.

Écrivains nourris dans le libéralisme à l'heure où la démocratie conquérante pensait pouvoir résoudre sans heurts l'ensemble de ses problèmes économiques et sociaux, ils représentaient le luxe de ce régime aujourd'hui agonisant : l'émienne dignité de la pensée qui trouve sa fin en elle-même et refuse de se mettre « au service », la liberté pour l'écrivain de se poser et de s'opposer, en dehors de toutes les contraintes extérieures et en tant que champion de ses valeurs pro-

pres, le refus de s'abîmer dans une croyance théologique quelconque, le soit, qui amènerait et fuserait au départ le libre exercice de l'esprit, un commun optimisme enfin dans la vie, son fabuleux et inexplicable qui vaut par sa simple existence. Il est curieux, en outre, de constater, au moment où tous deux sentent ces conquêtes mises en péril au cours des années que nous venons de vivre, ils s'adressent, par instinct sans doute, au même rocher que n'avait pu recouvrer complètement le mariage hitlérienne : Goethe. Contemporain de la Révolution française et admirateur de ses principes, prototype du sage moderne qui règne par la pensée, Goethe devient pour eux modèle, témoin et répondant.

C'est presque journalièrement que Gide parle de Goethe et c'est toujours pour le louer. Il lui reconnaît parfois une certaine naïveté, mais c'est la naïveté même de la jeunesse, la naïveté de l'enfant qui s'ébat dans un monde neuf et découvre pour lui-même ce que les grandes personnes savent depuis longtemps, ce à quoi Gide, venu plus d'un siècle après lui, ne peut déjà plus croire. L'instant même de la dé faite surprend Gide son « Goethe » à la main : « L'image de l'homme que nous laisse Goethe est extériorisée. Je veux dire que c'est à l'instar de cela que l'on voudrait croire et penser » (17 mai 1940) ; « Seules les « Conversations avec Goethe » parviennent à distraire un peu ma pensée de l'angoisse » (24 juin 1940) ; « Goethe aborde aux régions sublimes avec tant de naturel que l'on s'y sent, avec lui, toujours de plain-pied » (26 juin 1940). Il y revient le 6 juillet, le 14, et de trop nombreuses fois ensuite pour qu'on puisse en tenir registre.

Cette admiration pour le grand homme de Weimar, et surtout la volonté de suivre son exemple, n'auraient-elles pas, en certaines circonstances, fait tomber Gide dans des errements qui trouveraient ainsi une explication plus valable que celles qu'on a données : sa maladresse à évoluer parmi les grands événements économiques et sociaux, la symétrie congénitale qu'il éprouve à l'abord pour des idées qui ne sont pas les siennes.

Car si l'on doit se garder de prêter à la lettre les réflexions successives et souvent contradictoires de l'auteur du « Journal », il en est tout de même un nombre qui reviennent si fréquemment, et parfois dans les mêmes termes, qu'on a le droit de les tenir pour exprimant davantage qu'une pensée d'un jour. Le premier mouvement de Gide, par exemple, est de considérer

Hitler comme une sorte de génie auquel on ne peut refuser la considération, sinon l'admiration : « ...Sa grande force cynique a été de ne consentir à tenir compte d'aucune valeur fiduciaire, mais seulement des réalités, d'agir sous la dictée d'un cerveau tout désencombré. Il n'a jamais hésité à payer de mots, que les autres. L'on peut être le haïr,

## LES LIVRES

par

Maurice  
NADEAU

mais c'est décidément quelqu'un de très fort. » (7 juillet 1940) ; « Bien-tôt ceux-là mêmes qu'il écrase seront forcés, tout en le maudissant, de l'admirer » (même jour). Cette tentation de faire de Hitler un instrument du destin, destin en outre à corriger nos erreurs et à suspendre le cours de nos faiblesses (Gide dit même préférer, pour un temps la sujétion allemande avérée au camouflage vichyssois), n'est-elle pas la copie jaunie d'une très vieille image : celle de Goethe serrant la main de Napoléon ? Certes, Gide ne voit pas Hitler comme l'annonciateur d'une ère nouvelle ; mais la soudaineté de ses succès, la proclamation de ses ambitions (Gide le nomme le Juvénal de l'Europe, inhumain il est vrai) le lui font tenir pour mieux qu'un simple conquérant.

Il le croit surtout capable de mettre un terme à la déliquescence de nos institutions, d'apporter le contraire qui nous empêchera de rouler à la décomposition par l'exécice d'une licence anarchique. On ne peut qu'être frappé par l'horreur que manifeste Gide pour le désordre, l'indiscipliné, la liberté pour tous. Le régime social lui importe peu pourvu qu'il garantisse l'ordre. Il va jusqu'à écrire : « L'humainité ne paraissait mériter un plus l'esclavage, et si celui qui nous menace eût été soumis à des vœux plus nobles, je ne dis pas que je n'eusse été jusqu'à le souhaiter » (16 janvier 1941). Il s'agit de son vœu de se rebeller, il pense au contraire

que toute révolte est inutile, mal-faisante, parce que génératrice de désordre. Apprenant l'interdiction de la revue « Esprit », il écrit : « Pour un peu je dirais que c'est bien fait. Nous avons besoin d'ordre, de discipline, tout comme un grand blessé a besoin de tranquillité pour se remettre » (12 septembre 1941). Comment ne pas penser au mot fameux de Goethe : « Je préfère l'injustice au désordre », quand Gide lui-même se réfère expressément à son modèle : « Composer avec l'ennemi, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse ; d'accepter l'inévitable, « Untersuchen wir war ist, und nicht was behagt », dit excellemment Goethe. Qui régit contre la fatalité est pris au piège » (5 septembre 1940).

Il ne s'agit point de condamner Gide, mais de retrouver les chemins de sa pensée, et de voir comment son admiration pour Goethe se conduisit inconsciemment à un véritable mimétisme. Celui-ci compense également la volonté de ne jamais accepter une atteinte, même légère, à sa propre liberté de penser, il fallut qu'il assimilat superficiellement aux contraintes qu'imposait l'écriture à l'homme de lettres la contrainte sociale pour se persuader que l'oppression n'avait pas les hommes vraiment libres que de toutes façons il lui serait toujours permis de « penser et d'aimer librement ».

Anthologie du Journal. 1939-1942  
par Maurice Nadeau  
deux Couverts  
du 19/7-46